

Alain RAUWEL. *Rites et société dans l'Occident médiéval*. (Les Médiévistes français... et d'ailleurs, 13). Paris, Éditions Picard, 2016. 24 × 16 cm, 152 p. € 30. ISBN 978-2-7084-1013-8.

Avant-dernier volume de l'excellente collection *Les médiévistes français... et d'ailleurs*, l'ouvrage d'A. R. est bien plus qu'un simple *variorum* et, disons-le d'emblée, d'un grand intérêt pour les historiens. S'il donne à lire des textes remaniés, une part importante du livre est composée d'articles difficilement accessibles, mais aussi de deux chapitres inédits, qui forment avec l'introduction l'épine dorsale du volume. On doit souligner d'emblée la volonté très palpable de l'A. de donner à l'ensemble une cohérence supérieure à la simple juxtaposition des articles, dont l'intérêt était déjà très net. L'ouvrage aborde en effet un thème peu prisé des historiens : celui des liens complexes mais néanmoins centraux entre liturgie et société dans l'Europe médiévale. Si les travaux sur l'espace ecclésial et les controverses des clercs se sont multipliés au cours de la décennie passée, peu abordent en effet véritablement les enjeux proprement sociaux des rites.

L'introduction du volume évoque une double hypothèse, convaincante, afin d'expliquer la relative « déshérence » de ce champ d'étude. D'une part, l'analyse historique des rites fut longtemps la « chasse gardée des clercs historiens » ; d'autre part, la laïcisation rapide des savoirs au cours des 19^e et 20^e s. n'a pas favorisé le transfert de ces questions vers les universitaires. L'enjeu de l'ouvrage est ainsi posé : comment écrire une histoire sociale des rites et de la pensée liturgique, en dépassant les clivages qu'impose le sens commun entre « religion » et « société » ? Le cœur de l'ouvrage se divise en trois parties d'égales importances. La première est consacrée aux « Mots et aux choses » : un intitulé un peu ambigu, car le livre fait, dans son ensemble, la part belle à des analyses lexicographiques. Les thèmes qui y sont évoqués sont toutefois fondamentaux. Il ne s'agit ni plus ni moins que de définir le rôle des rites dans la formation du sens médiéval. Dans son premier chapitre inédit, intitulé *Comprendre le rite au XI^e siècle*, l'A. souligne ainsi que les rites médiévaux relèvent tant de l'exercice intellectuel que de la « démarche expérientielle ». A. R. montre alors que les contradictions des liturgistes sur le sens des gestes, des objets ou des séquences, ne sont qu'apparentes : la juxtaposition des significations forme au contraire une trame sémantique, dont l'accumulation mène à la contemplation et au *mysterium*. Apparaît dès lors un autre mérite du volume : loin de se cantonner à quelques auteurs, A. R. emploie de manière intensive le *Corpus Christianorum* et la *Patrologie latine*, et propose des références originales pour étayer ses analyses (Alger de Liège, Odon de Cambrai, Jean Beleth, Hervé de Bourg-Dieu, etc.). Les deux articles qui suivent se focalisent sur la dimension communautaire, voire « identitaire », du rite. L'étude des hagionymes mentionnés dans le canon de la messe

(chapitre 2), puis des spécificités de la liturgie pascale en Catalogne romane (chapitre 3), permet à l'auteur de montrer que la tradition rituelle est une voie possible pour l'analyse de la variabilité socio-géographique médiévale. Les tensions autour de l'unification imposée par Rome contrastent en effet avec l'ancrage des pratiques locales, qui renvoient à l'organisation spatiale, aux saints et à la hiérarchie sociale¹. L'analyse des pratiques liturgiques mène ainsi A. R. à une réflexion plus large sur la structuration sociale et les jeux d'échelles dans l'Europe médiévale. Le dernier article de cette section (chapitre 4) rejoint les travaux récents de Didier Méhu et d'Éric Palazzo sur la dimension sensorielle et cosmique des rites, à partir du rôle liturgique mais aussi festif du vin et du feu. Ces réflexions donnent lieu à quelques belles pages sur la double sémantique de cet élément, qui peut être tantôt incontrôlable (il renvoie alors à l'extériorité et à l'Enfer, comme l'avait déjà montré Jacques Le Goff) ou bien contrôlé (un « feu spirituel » qui « embrase sans détruire » : c'est précisément le rôle de cet élément dans la liturgie chrétienne).

La deuxième partie du volume est judicieusement intitulée *Les enjeux du rituel*. Elle revient sur le thème de l'articulation entre rites, ordre et structuration sociale. Le chapitre 5 (*La liturgie comme vecteur de la réforme grégorienne*) évoque ainsi de façon pertinente non pas « la » mais « les réformes », très perceptibles dans le domaine liturgique. À l'heure où le grégorianisme historiographique connaît un regain d'intérêt (parfois critique), il est intéressant de noter qu'A. R. choisit d'aborder ces problématiques toujours au pluriel : il nomme ses sous-chapitres *liturgies réformatrices*, *réformes liturgiques*, ou encore *liturgistes réformateurs*. La force du rite n'émane-t-elle d'ailleurs pas, au moins en partie, de l'écho que celui-ci génère avec le temps apostolique, voire avec le Christ lui-même ? L'A. souligne que les grégoriens s'inscrivent dans une logique comparable à celle des liturgistes carolingiens (p. 67), pour qui la remise en forme (*re-forma-re*) des rites est une nécessité constante. Suite à cela, les chapitres 6 et 7 reviennent sur le rôle de Rome et sur les tensions générées par les tentatives unificatrices de la papauté en matière rituelle. A. R. évoque alors le « rabotage de nombreuses singularités liturgiques » ayant eu lieu entre le 9^e et le 12^e s. L'enjeu de cet alignement liturgique n'est en effet ni plus ni moins que la hiérarchie sociale et la reproduction des clercs, ainsi qu'A. R. le suggère à plusieurs reprises. Il serait d'ailleurs intéressant de comparer cette tendance unificatrice à d'autres champs documentaires : formulaires des bulles pontificales, mais aussi des chartes épiscopales, des graphies médiolatinnes, voire des bâtiments ou de l'iconographie. Il y a en effet fort à parier que le phénomène de mise en ordre de l'Église impacte d'autres champs que celui des rites. Le huitième chapitre, intitulé *Eucharistie, ordinations et structuration du sacerdoce*, entièrement inédit, est l'un des plus riches du volume.

¹ Voir Th. DESWARTE, *Une Chrétienté romaine sans pape : l'Espagne et Rome* (Bibliothèque d'Histoire médiévale, 1), Garnier, Paris, 2010.

Dans celui-ci, A. R. pose une question fondamentale pour l'Europe médiévale: *qui peut «faire Dieu»?* (selon une expression empruntée à Jean Wirth, p. 91). Il montre alors que le développement de la figure du prêtre, entre le 9^e et le 12^e s., et l'affirmation parallèle de son rôle dans le processus eucharistique, entraîne inévitablement une montée en gamme spirituelle de l'évêque. Celle-ci passe par la mise en avant du «sacerdoce plus global» de la figure épiscopale, face au «sacerdoce eucharistique» du prêtre, ce qui constitue une véritable «mutation ecclésiologique» (p. 94). L'A. montre ainsi comment s'opère une division du travail liturgique, dont dépend la capacité à reproduire spirituellement la société, et donc toute la hiérarchisation sociale.

Le lieu du sacrifice constitue la dernière partie de l'ouvrage. Elle s'inscrit dans la tendance historiographique contemporaine approchant simultanément espace et liturgie, mais sa spécificité est sans doute d'insister plus nettement sur le polarisant de l'autel. On doit souligner ici que le plus ancien texte de la section (chapitre 11) a été publié pour la première fois en 2005, à une époque où les travaux sur la question étaient loin d'être aussi abondants qu'aujourd'hui. Le premier chapitre de la section (*L'autel chrétien médiéval entre archéologie et histoire*) éclaire les liens entre matérialité archéologique et lexicographie de l'autel. Celui-ci y apparaît comme un nœud de cristallisation sémantique: l'autel est en effet l'objet, mais aussi le lieu, vers lequel toute la sainte société converge. Selon A. R., ses fonctions principales relèvent du domaine mémoriel (commémoration du corps et du sacrifice christique) et de l'«engagement» (profession monastique, adoubement chevaleresque, oblation, etc.). Articulant le charnel et le matériel, l'autel est donc avant tout un lieu de transformation, un lieu de «combat» aussi, où s'affrontent les ténèbres et le soleil du «monde roman» (p. 107, puis chapitre 11). Cette sémantique définie, le chapitre suivant revient sur l'orientation des *altaria* (*L'orientation des autels: un problème mal posé?*). Il montre rapidement de façon convaincante que l'hypothèse d'une célébration *versus populum* au Moyen Âge est aussi illogique qu'infondée. Suite au travail magistral d'Henri de Lubac sur le *corpus mysticum*², la fin du volume revient sur la fonction eucharistique de l'autel aux 10^e-12^e s. (chapitre 11: *Théologie de l'eucharistie et valorisation de l'autel à l'âge roman*). A. R. propose ici d'analyser la traduction spatiale de l'importance prise par l'autel, à travers la controverse eucharistique et la victoire des réalistes. Toujours dans ce chapitre, on regrettera peut-être une utilisation rapide de la dimension des tables d'autel, réalisée à partir de cinq cas seulement (Auriol, Cluny, St-Sernin de Toulouse, St-Victor de Marseille, Rodez). La présence de ces éléments numériques a toutefois le mérite d'inviter à d'autres études, plus systématiques, sur les dimensions du mobilier liturgique. Les chapitres 12 et 13 dépassent en définitive la question de l'autel, pour approcher le

² H. DE LUBAC, *Corpus mysticum. L'Eucharistie et l'Église au Moyen Âge. Étude historique*, Aubier, Paris, 1944.

problème global des liens entre liturgie et organisation spatiale des édifices. Le premier est consacré essentiellement à la figure d'Honorius Augustodunensis et à son approche de la liturgie cathédrale, le second au fameux évêque de Mende, Guillaume Durand. Ces pages laissent encore entrevoir la richesse proprement historique des textes liturgiques, évidemment pour l'histoire des rites, mais aussi pour celle de l'espace et de la pensée médiévale. Pour Honorius, l'église inclut en effet tous les sens de la création, qui y sont présents de façon invisible, dans l'orientation, les matériaux, les objets, les décors, etc.

A. R. conclut alors son ouvrage par une «ouverture», consacrée à *un liturgiste des lumières: le chanoine Bocquillot (1649-1728)*. Ce personnage bourguignon, présent dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, y apparaît comme un défenseur des rites locaux, opposant de «l'expansionnisme romain». Replacé dans la chronologie longue de l'ouvrage, ce choix conclusif a deux conséquences: il montre tout d'abord que la liturgie médiévale ne peut se comprendre que comme un mouvement, et qu'elle est de ce fait inévitablement le reflet des dynamiques sociales; d'autre part, il appelle à une étude plus approfondie des conditions de la naissance de l'ecclésiologie historique, qui se développe au moment même où l'Église connaît un bouleversement absolument sans égal dans son histoire. C'est là probablement le mérite le plus subtil et le plus remarquable de cet ouvrage extrêmement dense (à peine plus de 150 pages), à la fois plaidoyer pour une analyse systématique du matériel liturgique médiéval, mais aussi panorama évocateur de transformations intellectuelles et sociales fondamentales, autour de l'autel et au cœur de l'*Ecclesia*, dont l'histoire reste encore largement à écrire.

Nicolas PERREAUX